

LA PIRATERIE SOMALIENNE : UN ANTIMONDE CONTEMPORAIN (2)

ENTRETIEN AVEC **JÉRÔME LAGEISTE***

PROPOS RECUEILLIS PAR **BENOIT LAUREAU ET JÉRÔME VIDAL**

Et si, pour comprendre le monde contemporain, le plus court chemin passait par un détour? Et si l'étude de l'« antimonde » pirate, à la fois spectaculaire et méconnu, était le plus sûr moyen de saisir les logiques à l'œuvre dans le monde d'aujourd'hui? Entretien avec le géographe Jérôme Lageiste, auteur de « Un antimonde contemporain: la piraterie moderne dans l'océan Indien » (2012, *Revue du projet*).

La géographie en eaux troubles

Votre évoquez dans votre article la tradition de la « géographie sociale ». De quoi s'agit-il et pourquoi permet-elle de mieux saisir les zones grises, interlopes, de non-droit? Vous reprenez ainsi le concept d'« antimonde », proposé par le géographe Roger Brunet. Que faut-il entendre par là?

En France, c'est à la fin des années 1970 qu'émerge et s'institue un courant de géographie sociale d'inspiration marxiste se démarquant de la géographie académique vidalienne, à qui il est reproché d'avoir engagé la discipline sur la voie du naturalisme – les réalités naturelles expliqueraient les agencements spatiaux – et de la dénégration sociale. Les tenants de la géographie sociale prenaient aussi le contre-pied du courant quantitativiste, qui négligeait également les facteurs sociaux. La géographie sociale a donc pris forme autour de la mise en avant des problèmes sociaux et sociétaux, placés en position d'antériorité par rapport à l'espace. Le primat des facteurs sociaux invitait désormais à analyser le rôle des acteurs sociaux dans la production et l'organisation de l'espace.

La géographie sociale constitue une véritable rupture épistémologique, au sens où elle conduit à une inversion de l'ordre des facteurs. Elle décentre la géographie d'une analyse des paysages et de l'espace en général vers une analyse des processus sociaux ou sociétaux, des jeux d'acteurs, d'individus qui fabriquent, produisent et organisent l'espace. L'objet de la géographie sociale est davantage les rapports spatiaux que l'espace en tant que tel. Ce qui importe, c'est le système de relations que les hommes instituent avec l'espace, ce qu'ils en font, plutôt que l'espace en lui-même. Les géographes

peuvent s'affranchir des thématiques classiques pour s'emparer sans complexe d'éléments non traditionnels, tels que la gastronomie, la sexualité ou l'art, et donner corps à de nouveaux concepts, comme celui d'« antimonde ». Ils abordent alors ces thématiques comme des objets sociaux et en étudient la dimension spatiale.

La géographie sociale permet d'étudier la réalité des faits de société, celle de l'invisible interroge ainsi les phénomènes de l'ombre, aux contours incertains, nichés dans les creux du système. Elle cherche à cerner la règle et l'écart, le normal et l'anormal, le majoritaire et l'exceptionnel, le centre et la marge. Elle analyse les systèmes parallèles plus ou moins troubles, parfois ignorés, qui sont pourtant essentiels au fonctionnement de notre monde et avec lesquels il a toujours composé. Si l'on prend l'exemple de la prostitution, ou des paradis fiscaux, la géographie sociale de l'invisible montre que l'on a affaire à des phénomènes sociaux très anciens. Elle s'attache à expliquer le fonctionnement de leurs réseaux, leurs stratégies pour contourner la loi, ainsi que les moyens déployés pour passer outre les interdits que les politiques décident de mettre en place. Tandis que la société organisée s'efforce de détruire, ou à tout le moins de circonscrire, les zones grises, d'autres, dans l'ombre, les créent et en vivent.

L'intérêt heuristique de l'étude des antimondes, des revers négatifs de notre société ou des situations limites, n'est plus à prouver. Il s'agit d'un prisme de choix pour étudier la société dans son ensemble, pour comprendre toutes les facettes d'un système sociopolitique, en particulier celles qui n'apparaissent pas au grand jour. C'est pourquoi il n'y a pas vraiment de sens à étudier l'antimonde en lui-même : ce qui importe, c'est son articulation avec le monde. Les géographes ont montré combien l'analyse d'objets

* Jérôme Lageiste est chercheur géographe, maître de conférences à l'université d'Artois. Spécialiste de la géographie du littoral et du tropisme balnéaire, il a notamment travaillé sur les hétérotopies et les antimondes.



diversifiés, d'échelles variées et de moments singuliers pouvait être fructueuse : les marges territoriales, l'île, la plage, les crises et les tensions. À ce titre, l'étude des antimondes dessine une géographie de la contrainte et de l'évasion, mais aussi une géographie critique du pouvoir, de la multiplicité des formes et des dispositifs de contrôle.

Ce concept manifeste la complexité de la question de la distance, liée à celle de la visibilité et des limites. L'antimonde fonctionne à distance du monde, tout en demeurant suffisamment proche pour pouvoir échanger fructueusement avec lui. L'ambiguïté tient aussi à ce que l'antimonde se masque derrière une visibilité ambivalente : sur le terrain, seuls ses contours sont réellement tangibles, tandis qu'il entretient l'opacité quant à sa logique interne. L'antimonde joue sur la distance et la visibilité : il est mis à distance par la société moralisatrice, et il utilise cet éloignement, il s'épanouit dans l'écart, positionnant la marge au centre. Caché, mais néanmoins connu, il joue sur le clair-obscur, voire sur l'ostentation.

L'étude de l'antimonde permet aussi de comprendre les liens entre la géographie et le droit. Le droit peut donner lieu à l'antimonde et l'antimonde se servir du droit pour exister : espaces dérogatoires de type zones franches, catégories de population créées par le droit, comme celle des réfugiés statutaires.

Sur le plan scientifique, les antimondes restent des objets très délicats à étudier. Enquêter, observer de manière frontale certains faits de société est souvent impossible. Il faut, pour y parvenir, passer par le truchement du regard d'autres personnes, qui jouent le rôle d'intermédiaires, voire de véritables passeurs. Si les sources officielles n'existent pas, et si les critères de scientificité peuvent difficilement être respectés scrupuleusement, le concept d'antimonde proposé par Roger Brunet (1992) permet en tout cas de leur accorder davantage de crédit.

L'envers du monde contemporain

Abordons maintenant le cas de la piraterie somalienne. En quoi le concept d'antimonde permet-il de l'éclairer ? Quelles sont les conditions politiques, économiques et sociales d'émergence de cette piraterie, en tant qu'antimonde ? Quel rapport y a-t-il entre l'antimonde de la piraterie dans l'océan Indien et le monde des relations économiques et géopolitiques légitimes et licites ?

Interpréter la piraterie somalienne au prisme du concept d'antimonde permet de comprendre le fonctionnement du système sociopolitique à l'œuvre dans l'océan Indien. Elle permet de saisir la multiplicité, la

complexité et la complémentarité des rapports entre les grandes puissances mondiales et un État somalien déficient, secoué par les guerres depuis deux décennies, en proie à une confusion politique, économique et sociale. Elle révèle la corrélation entre l'ordre et le désordre.

Les principes des conditions d'émergence de la piraterie en tant qu'antimonde se résument en quelques points qui font système :

- Un lieu avec des points d'entrée, de passages obligés : l'Asie avec la mer de Chine et le détroit de Malacca, l'espace terraqué (enchevêtrement de terre et de mer) caribéen servant d'articulation entre l'Amérique latine et l'Amérique du Nord, ou encore les côtes orientales de l'Afrique.

- Des richesses qui circulent : navires de commerce, pétroliers, flotte de pêche, convois humanitaires du Programme alimentaire mondial, bateaux de croisière transportant des riches touristes.

- Des lieux vacants, en déshérence, non réglementés – les îles autrefois, la Somalie, le Puntland aujourd'hui – où se réfugier.

- Des populations pauvres, qui voient défiler devant elles les richesses du monde capitaliste, à quelques encablures de leurs côtes.

Le Nord de l'océan Indien constitue l'une des voies maritimes les plus fréquentées de la planète, l'essentiel du trafic entre l'Extrême-Orient et l'Europe

– 20 % des échanges mondiaux, 12 % de la production mondiale de pétrole – passent entre la Corne de l'Afrique et la péninsule arabique dans le golfe d'Aden pour rejoindre le canal de Suez. Affamées, victimes de surcroît du pillage des ressources halieutiques par les armements occidentaux, les Somaliens sont prêts à tout pour survivre, n'hésitant pas à entrer dans l'ombre, à faire profession de l'illicite.

Les points de passage stratégiques du trafic maritime international offrent donc aujourd'hui des situations géographiques particulièrement propices à l'exercice de la piraterie, et ils sont devenus les zones de navigation les plus dangereuses de la planète. Le golfe d'Aden, situé entre l'Afrique orientale et la péninsule arabique, compte aujourd'hui parmi les zones de non droit les plus étendues et les plus prospères de l'océan mondial : elle s'étend en longitude sur plusieurs centaines de kilomètres et en latitude sur un millier de kilomètres.

Si les limites maritimes du monde sont fixes et déterminées – eaux territoriales, zones économiques exclusives, eaux internationales –, celles de l'antimonde sont bien sûr floues et fluctuantes. La zone d'exercice de la piraterie somalienne, initialement circonscrite aux eaux territoriales de la Somalie, inclut désormais les eaux internationales de l'océan Indien, atteignant les régions maritimes australes de l'archipel des Seychelles. L'imprécision et la mobilité

EXTRAIT / « ANTIMONDE »

Partie du monde mal connue et qui tient à le rester, qui se présente à la fois comme le négatif du monde et comme son double indispensable. L'antimonde est tout à la fois un asile et un tombeau des libertés, la négation et la préparation du Monde. Car tout système a ses insuffisances, et ses effets pervers ; des personnes œuvrent et même vivent hors-la-loi, elles font profession de l'illicite, soit à leur propre compte par le rapt, soit en ouvrant à d'autres des interdits.

Le système a plusieurs solutions devant ce qui le nie. Ou il combat résolument ; il ne parvient pas toujours, pour autant, à réduire à rien les activités clandestines. Ou il circonscrit, délimite et surveille en faisant la part du feu, ce qui lui assure en général d'utiles informations : la subtilité des relations de la police et de la pègre en dit assez de l'universalité de la tactique. Ou il tolère et donc accepte ce qui ne le menace pas vraiment. Ou il cache ce qui le sert, mais ne saurait se voir. Ou il soigne, et opère s'il le faut : il réaménage, rénove, reconstruit, réhabilite, éradique. Ou il récupère, et intègre. Ou même il encourage, pour détourner à son profit.

Il n'est pas une de ces dérives, une de ces réactions qui ne crée, n'entretienne, ne change des lieux particuliers, parfois des espaces entiers. La mort et la vie des lieux se préparent en partie dans ces espaces de l'ombre, ces trous noirs dont l'ensemble forme l'antimonde. [...] L'antimonde a ses propres structures, et ça et là des synapses pour communiquer avec le monde. Car si tous deux sont « parallèles », ils ne s'en rencontrent pas moins assez souvent.

[...] Nombre de pays et de sociétés ont ou ont eu, à leur périphérie, des « irréguliers » et même des « irrédentistes » : [...] des rebelles qui font la guérilla ; des seigneurs de la guerre qui pressurent des populations serves ; des bandes qui razzient régulièrement des villages lointains, mal protégés. Les uns rejettent la société globale, les autres ont choisi de la parasiter. Les uns voudraient leur indépendance, les autres sont au creux du système, et en vivent. Les périphéries ne sont pas toujours exactement sur les pourtours du pays, souvent au contraire très surveillés : le lointain, le profond, le mal maîtrisé, le révolté et l'insurgé peuvent être dans des montagnes

et des forêts centrales ; et en plein cœur des jungles urbaines, où s'isolent et s'auto-gèrent des quartiers « mal famés », parfois de véritables ghettos. À leurs portes s'arrête la loi commune, impuissante et bafouée.

[...] L'antimonde sert le Monde : il cache, il prépare, il conforte. Il le combat et le nie aussi. Il reste éparé en archipels enchevêtrés. Il est mal connu, et veille à l'être. On pourrait l'explorer mieux : là sont les dernières terres inconnues, celles qui tentent les explorateurs. En l'occurrence, ce sont plus des journalistes que des géographes. Pourtant, il y a là de belles analyses spatiales à faire, et de belles révélations sur les stratégies territoriales et les lois de l'espace à en attendre.

Roger Brunet, Robert Ferras et Hervé Théry, *Les Mots de la géographie. Dictionnaire critique*, Montpellier/Paris, Reclus/La Documentation française, 1992, p. 35-38.

des limites sont l'un des invariants des antimondes. L'étendue spatiale de sa zone d'exercice rend la piraterie somalienne difficilement saisissable et, par son ampleur, elle assure en retour une visibilité au phénomène.

Comme tout antimonde, la piraterie somalienne, s'articule avec le monde et entretient des liens avec lui. Parmi les synapses révélant cette proximité, on peut relever par exemple le fait que des responsables du port de Mogadiscio, censés combattre cette activité, aient transmis aux pirates des informations sur la localisation des navires à aborder (selon un rapport des Nations unies). De façon plus générale, la prospérité de la piraterie somalienne – l'extension de la superficie du territoire sur lequel elle est pratiquée, l'augmentation marquée du nombre de pirates – tient notamment au fait qu'il s'agit d'un véritable business, fonctionnant selon le principe vernaculaire des razzias, avec une redistribution du produit des rançons entre la population et les autorités locales. Enfin, l'immensité de la zone d'activité des pirates est telle que la sécurité des navires ne peut être assurée par les grandes puissances étatiques. L'antimonde génère alors en retour, au sein du monde, une économie licite, celle des sociétés d'assurance, de sécurité et de sûreté maritimes, ou encore d'experts en négociation chargés de gérer les situations de crise.

Devant la piraterie, quelle réponse ?

Au regard de votre analyse de la piraterie somalienne, comment jugez-vous les réactions occidentales – notamment les interventions armées sur le territoire somalien, les « enlèvements » de pirates et leur jugement par les tribunaux occidentaux – et quelles solutions préconiseriez-vous ?

Face à l'incapacité des autorités somaliennes d'assurer la sécurité du trafic maritime, des missions d'accompagnement et de protection des navires de commerce par des militaires ont été mises en place. Le conseil de sécurité des Nations unies a ainsi autorisé les navires militaires des États agréés par le gouvernement somalien à pourchasser les pirates dans les eaux territoriales de la Somalie. Des navires

de dix-huit nations escortent les cargos et les pétroliers, des avions effectuent des missions de repérage. L'opération Atalante, lancée par l'Union européenne sous mandat de l'ONU, a permis d'accompagner les convois d'aide humanitaire, au point qu'il s'agit désormais de la zone maritime la plus quadrillée au

Il semble évident que la véritable solution est politique et continentale plutôt que maritime. C'est à la déficience de l'État, à l'absence d'autorité, de règles, de normes qu'il faut remédier.

monde. L'étude des antimondes ne se limite donc pas à l'analyse des zones d'ombre, elle conduit de fait aussi à une géographie critique du pouvoir officiel.

L'importance des forces déployées pour le dispositif sécuritaire permet aux puissances maritimes mondiales de parader ensemble dans un espace mondialement médiatisé, donc d'affirmer et d'asseoir leur puissance. On assiste à une véritable théâtralisation maritime, au sein de laquelle les « enlèvements » de pirates et leurs jugements par les tribunaux occidentaux constituent des temps forts médiatiques. Et ce alors même qu'il semble évident que la véritable solution est politique et continentale plutôt que maritime. C'est à la déficience de l'État, à l'absence d'autorité, de règles, de normes qu'il faut remédier. Une aide sérieuse au relèvement étatique de la Somalie contribuerait très certainement davantage au recul de la piraterie que toutes les actions jusqu'à présent menées à grands frais au sein de l'océan Indien.

**POUR VOUS ABONNER
À LA *RdL* RENDEZ-VOUS SUR
WWW.REVUEDESLIVRES.FR**
